

Arnaud de la Croix

Hitler et la franc-maçonnerie

Préface de François Delpla

Racine

PRÉFACE

Arnaud de la Croix émerge ici de sa passion pour les exaltations médiévales de la chair et de l'esprit. Il surgit au ^{xx}^e siècle, tout armé de ses connaissances sur les Templiers et les bâtisseurs de cathédrales, pour débrouiller de main de maître le sujet quasiment vierge des rapports entre le nazisme et la franc-maçonnerie.

La littérature antérieure est en effet d'une qualité très moyenne et attardée dans un âge qu'on pourrait dire, en soulignant le trait d'union, pré-historique, sur la question plus large des relations entre le nazisme et les sociétés secrètes ou discrètes de tout acabit. L'un des rares historiens à s'y être frotté est Nicholas Goodrick-Clarke, qui vient de disparaître prématurément et envers lequel Arnaud de la Croix reconnaît sa dette.

Le nazisme surgit sur un terreau de croyances irrationnelles. Deux auteurs autrichiens, Guido List dit von List (1848-1919) et Adolf-Joseph Lanz dit Jörg Lanz von Liebenfels (1874-1954), tous deux chantres de la « race aryenne », le second surtout l'opposant à la « race juive » et préconisant une stricte séparation des deux, semblent tellement préfigurer le nazisme qu'on a longtemps fait de Hitler, sans vérification suffisante, leur disciple attentionné et leur continuateur. Avec un instinct très sûr, Arnaud de la Croix, tout en retraçant cette généalogie, montre que Hitler a puisé à bien d'autres sources, que celles-là ne sont pas les mieux attestées et, surtout, qu'il s'est affranchi de ses maîtres pour produire une idéologie à bien des égards

originale. Il s'agissait d'ailleurs, indissolublement, d'idéologie et d'activisme politique : les idées étaient au service d'une tentative de remodelage de la planète, une voie dans laquelle aucun des précurseurs allégués ne s'était aventuré bien loin.

List et Liebenfels s'inscrivent dans le courant occultiste, lui-même fruit d'une réaction, vers la fin du XIX^e siècle, contre le rationalisme des Lumières du XVIII^e : ce courant, illustré notamment par Helena Blavatsky (1831-1891), s'occupe de satisfaire « l'aspiration de l'homme à retrouver une place au sein de l'univers ». C'est ici que la franc-maçonnerie entre en scène. Antérieure de plusieurs siècles aux Lumières, elle avait charrié bien des idéologies et des pratiques traditionnelles avant de prendre un virage vers la modernité, du moins dans la majorité de ses loges. Alors que beaucoup de ses membres restaient chrétiens, elle se détachait petit à petit des églises, et se faisait au sein de celles-ci des ennemis, dont le plus influent fut le jésuite Augustin Barruel (1741-1820). Exilé à Londres en 1792, il avait dans plusieurs ouvrages développé la thèse d'un complot maçonnique à l'origine de la Révolution française. Il faisait aussi de la maçonnerie l'un des vecteurs de la pernicieuse influence des Juifs – un propos relayé par son disciple italien Jean Baptiste Simonini. La boucle est bouclée par le Français Roger Gougenot des Mousseaux (1805-1876), qui crée en 1869 la notion de « complot judéo-maçonnique », précurseur du faux de la police russe *Protocoles des sages de Sion* (Umberto Eco a récemment remis ces matières au goût du jour dans son *Cimetière de Prague* : le présent ouvrage tombe à point nommé pour démêler la réalité historique et les libertés du romancier).

Ces prémices expliquent fort bien que Hitler ait considéré la franc-maçonnerie allemande comme une concurrente intolérable et pris rapidement des mesures pour la faire disparaître, nonobstant la servilité d'une bonne partie des loges, promptes à adopter une thématique nationaliste et antisémite. On ne le voit pas cependant, racisme oblige, développer la même fureur exterminatrice que contre les Juifs. À preuve, la présence du docteur Schacht pendant une période assez longue à la tête de l'économie et des finances du Troisième Reich, qui fait l'objet

de développements d'un grand intérêt. Schacht, franc-maçon de longue date par tradition familiale, approuve et met en œuvre l'exclusion des Juifs de la fonction publique. On lit souvent que cette attitude, fruit de la tradition antijudaïque luthérienne, ne le rendrait en rien complice du massacre consécutif (et son acquittement, à Nuremberg, a découlé d'une telle vision). C'est faire bon marché, et de la capacité de Hitler à jouer sur des sentiments non nazis pour faire passer sa marchandise, et de sa démarche consciemment diabolique, c'est-à-dire imitée du rôle de Satan dans l'imagerie chrétienne, consistant à salir des gens à leurs propres yeux et à les dégoûter d'eux-mêmes, pour les entraîner toujours plus avant dans le mal.

Au total, Arnaud de la Croix domine fort bien une documentation foisonnante sur une question complexe, en nous laissant de temps à autre sur notre faim malgré la densité de son propos. Bien des points méritent approfondissement, notamment dans la dernière partie, sur l'extension de la persécution dans les pays occupés pendant la Seconde Guerre mondiale. On pourrait par exemple se demander pourquoi Pétain était plus antimaçon qu'antisémite : la réponse est à chercher dans les limites de sa compréhension du nazisme, qu'il entreprenait de séduire en lui donnant des os à ronger. Un Juif, disait-il, n'est pas responsable de sa naissance, un maçon l'est toujours de son choix : il n'avait pas compris que l'échelle des valeurs de Hitler était exactement inverse, les choix étant réversibles à l'inverse du « sang ».

Nous vivons un temps où les Lumières marquent le pas et où progressent les théories de la conspiration, au service des causes les plus opposées – ce qui n'est pas sans rapport avec l'empreinte qu'a laissée Hitler sur le monde. Ce livre tranquillement démystificateur incite à raison garder.

LE DERNIER ACTE

Soldats du front allemand de l'Est!
Pour la première fois, l'ennemi mortel judéo-bolchevique
passe à l'attaque en masse.
Il tente de détruire l'Allemagne et d'exterminer notre
peuple...
Si, dans ces jours à venir, chaque soldat du front de l'Est
fait son devoir,
le dernier assaut de l'Asie se brisera,
tout comme en définitive
l'offensive de nos ennemis à l'ouest échouera en dépit de
tout.

Ordre du jour du Führer aux soldats du front de l'Est,
le 15 avril 1945

Dans Berlin en ruines sifflent les orgues de Staline. Ces lance-roquettes sont fixés sur des camions que les soldats russes déplacent continuellement. Les Katiouchas, comme ils les appellent, font un bruit assourdissant.

En face errent les derniers défenseurs de la ville : quelques unités régulières, épuisées, de la Wehrmacht, des bandes fanatisées d'adolescents de la Hitlerjugend. Ils sont parfois munis du Panzerfaust, le lance-grenade à un coup destiné à stopper l'avance, pourtant irrésistible, des chars soviétiques. Des vieillards appartenant au *Volkssturm*, la « tempête du peuple », milice populaire levée le 25 septembre 1944 sur ordre de Martin Bormann, chef de la chancellerie du parti national-socialiste et secrétaire d'Hitler. Enfin quelques SS, notamment des

volontaires étrangers, parmi lesquels des Français, derniers rescapés de la Division Charlemagne...

Depuis le 23 avril 1945, l'artillerie soviétique pilonne le quartier du gouvernement et, le 28, les soldats les plus hardis, malgré les tirs sporadiques, s'avancent déjà à quelques centaines de mètres de la Nouvelle Chancellerie du Reich.

Là, sous le jardin voisinant avec les décombres du palais somptueux que le jeune et brillant architecte Albert Speer était parvenu à faire édifier en moins de neuf mois en 1938, se terre l'homme qui a secoué le monde.

Sous une épaisseur de quatre mètres de terre et de trois mètres de béton, auxquels il a fait ajouter une couche de pierres concassées épaisse d'un mètre, au fond du Führerbunker, il s'apprête à se donner la mort. Il apprendra, le matin du 29 avril, comment son ami le dictateur italien Benito Mussolini a été exécuté le 28 par des partisans, puis son corps et celui de sa maîtresse Clara Petacci, outragés par la population, exposés, pendus par les pieds, sur la place Loreto à Milan.

Hitler va se tirer une balle dans la tempe droite, le 30 avril à 15 h 30. Avant cela, il épousera, dans la soirée du 28, sa compagne, Eva Braun, qui se suicidera en même temps que lui dans le bunker, avec une capsule de cyanure, un moyen foudroyant qu'il aura préalablement fait tester sur sa chienne Blondi.

Le 28, tandis que les plus hardis d'entre les soldats russes ont déjà tiré dans les portes blindées du complexe souterrain, avant de se faire éliminer par la garde rapprochée du Führer, il va convoquer sa secrétaire Traudl Junge. Celle-ci, qui était à son service depuis 1942, sortira du bunker après le suicide de son maître, dans la nuit du 1^{er} au 2 mai. Elle se retrouvera dans la zone occupée par les Soviétiques mais réussira finalement à s'en échapper, pour rejoindre Munich. En 1947-1948, elle consignera ses souvenirs par écrit, puis les conservera par devers elle durant de longues années. C'est en 2001 seulement qu'elle confiera son témoignage à une jeune historienne allemande, Melissa Müller.

Ce sera l'une des sources du film *La Chute* (2004), où elle apparaît filmée peu avant sa mort en 2002.

Elle se souvient de cette fameuse nuit :

Le Führer vient à ma rencontre, me tend la main et me demande : « Vous êtes-vous un peu reposée, mon enfant ? » Quand j'acquiesce, surprise, il ajoute : « Je voudrais vous dicter quelque chose. » J'avais complètement oublié que cette voix fatiguée et faible m'avait précipitée dans des dictées si énergiques que je pouvais à peine suivre. Qu'avait-il encore à écrire maintenant ?

Dans la salle de conférence du bunker, il emmène sa secrétaire et lance aussitôt les premiers mots, tandis qu'elle prend note au vol, en sténo : « Mon testament politique ».

Traudl Junge s'attend alors à l'explication de ce qui s'est produit, à entendre la justification de cette catastrophe – qui consiste essentiellement, à lire ses souvenirs publiés en 2002, dans les terribles souffrances et privations endurées par le peuple allemand durant cette guerre.

Mais son espérance, dit-elle, est aussitôt déçue. « Froidement, presque mécaniquement, le Führer prononce des accusations et des revendications que je connais, que le peuple allemand et le monde entier connaissent. » Voire.

Il n'est pas vrai, commence par affirmer Hitler dans son testament politique, que moi ou n'importe qui d'autre en Allemagne ait voulu la guerre en 1939. Elle a été voulue et fomentée exclusivement par ces hommes d'État internationaux qui, ou bien étaient d'origine juive, ou bien travaillaient pour des intérêts juifs.

Rien de bien neuf dans cette affirmation, en effet. Qui implique, on va le voir, la franc-maçonnerie.

Déjà lors de son discours du 19 juillet 1940 devant les membres du Reichstag – un discours qui ne s'adressait pas seulement aux députés allemands, dénués de tout pouvoir consultatif ou décisionnaire, mais était également destiné à être entendu dans les chancelleries et par les journalistes du monde entier –, Hitler affirmait :

Juifs et francs-maçons, fabricants d'armes et profiteurs de guerre, mercantis internationaux et agioteurs de la Bourse trouvèrent des

séides... qui proposèrent la guerre comme quelque chose de souhaitable et d'ardemment désirable.

Ce sont ces criminels, ajoutait-il à l'époque, qui auraient encouragé, après les accords de Munich de la fin 1938, la Pologne à refuser les revendications allemandes. Soit, essentiellement, le fameux couloir ou corridor de Dantzig, laissant aux Allemands le libre accès, à travers le territoire polonais, au port de Dantzig (Gdansk).

Monsieur Churchill et les autres « va-t-en guerre » avaient, selon Hitler, préféré se lancer dans un « jeu infâme » : traiter avec la Pologne, lui garantir que si l'Allemagne venait à l'envahir, l'Angleterre entrerait en guerre contre le Reich. C'était en effet la teneur du traité d'assistance anglo-polonais du 25 août 1939.

Les puissances européennes s'étaient jusque-là abstenues de réagir, que ce soit lors du rattachement forcé de l'Autriche à l'Allemagne en mars 1938, puis, à l'automne de la même année, lors de l'annexion de la région des Sudètes, en Bohême-Moravie, partie du territoire tchécoslovaque habitée par des minorités allemandes. Cette annexion avait été entérinée par la France et la Grande-Bretagne, et la guerre ainsi évitée à la dernière minute, lors des accords de Munich, où Mussolini avait joué les intermédiaires.

Hitler a ensuite, tout au long de la guerre déclenchée en 1939, espéré que « l'amitié » entre les Allemands et ces populations nordiques que sont les Anglo-Saxons allait advenir malgré tout, par une sorte de miracle racial...

L'équipée – ou la mission ? – de son second dans le parti, Rudolf Hess, s'envolant en mai 1941, dans le plus grand secret et seul – mais peut-être pas de son propre chef ou du moins, peut-être pas sans l'aval de son chef – pour l'Écosse, afin de proposer à la Grande-Bretagne une paix séparée, cette équipée s'inscrit dans ce contexte.

On n'en connaîtra sans doute jamais le fin mot : certains documents britanniques ne sont toujours pas déclassifiés, et Hess, emprisonné, s'est muré dans un silence dont il ne se

départira pas jusqu'à sa mort dans la prison de Spandau en 1987. Il est intéressant d'observer qu'il a longtemps simulé la folie, notamment lors du procès de Nuremberg. Il se conformait ainsi, avec précision, à l'attitude que le Führer lui imputait après l'échec retentissant de sa démarche.

Hitler, selon le témoignage du *Reichspressechef* (chef du service de presse) Otto Dietrich dans ses mémoires, expliquait cette « démente » par la fréquentation de cercles ésotériques :

Hitler avait déclaré qu'à son avis Hess n'était pas un traître et qu'il avait agi sous l'emprise d'une idée fixe, certainement aggravée du fait qu'il entretenait des relations suivies avec des cercles ésotériques. Ce fut en ce sens qu'il dicta le texte de la célèbre information suivant laquelle Hess avait entrepris ce vol dans un moment de démente.

Quoi qu'il en soit, Hitler attribue à l'influence délétère de « Churchill et consorts », « Juifs et francs-maçons », l'initiative du déclenchement de la guerre, ceci en dépit de l'alliance raciale et stratégique qui aurait dû lier l'Empire britannique au Troisième Reich.

Le Reich, selon le Führer, ne visait que l'extension à l'Est, tout en laissant à l'Angleterre les mains libres dans son Empire.

Ces idées seront répétées à satiété par Hitler, tant dans ses discours – il regrette de n'être pas parvenu à établir l'amitié anglo-allemande souhaitée, affirme-t-il devant le Reichstag en juillet 1940 – que dans les propos qu'il tient à sa table durant les années de guerre, et que Bormann a ordonné que l'on consigne soigneusement :

S'il se présentait chez les Anglais, à l'ultime instant, un homme capable de lucidité d'esprit, il essaierait immédiatement de conclure la paix, afin de sauver ce qui peut encore être sauvé...

Tout pays, j'en conviens, peut connaître des moments de folie collective... Quelqu'un devrait se lever au Parlement et dire à Churchill: « Pour que nous ayons enfin une bonne nouvelle à communiquer à l'Empire, faites-nous la grâce de disparaître! »

Cependant, un autre propos de table du Führer, tenu le 22 février 1942 en présence d'un *Sturmbannführer* (commandant)

SS danois de la Division Wiking, laisse augurer de vues beaucoup plus larges en ce qui concerne l'expansion du Reich – mais il s'agit peut-être d'un coup de bluff du chef de guerre :

Le jour où nous aurons organisé l'Europe, nous pourrons nous tourner vers l'Afrique. Et, qui sait ? peut-être qu'un jour nous pourrons avoir d'autres ambitions.

Revenons à présent au testament politique dicté par Hitler à sa secrétaire dans la nuit du 28 au 29 avril 1945, dans des circonstances dramatiques, avant d'être relu et signé par lui, puis contresigné, à quatre heures du matin, par Joseph Goebbels, ministre de la Propagande (qui se suicidera également dans le bunker, avec sa femme, laquelle tuera préalablement leurs six enfants), Martin Bormann, Wilhelm Burgdorf (aide de camp en chef pour la Wehrmacht auprès d'Hitler) et Hans Krebs (dernier chef d'état-major général de l'armée de terre, qui se suicidera après avoir mené des pourparlers pour la capitulation avec le général soviétique Joukov).

Traudl Junge affirme que le Führer n'avance rien qu'elle n'ait déjà entendu, mille fois rabâché par lui. Ce qui se vérifie en effet quant aux responsabilités du déclenchement de la guerre, qu'il impute à d'autres que lui, « poussés, dit-il, par une propagande organisée par la juiverie internationale ».

Mais il se trouve en réalité du neuf dans ce testament.

Le Führer y rappelle sa prophétie du 30 janvier 1939 devant le Reichstag (date anniversaire de la prise du pouvoir par les nazis, le 30 janvier 1933). Relisons d'abord cette prophétie, qui remonte au début du conflit :

Il y a encore une chose que je voudrais déclarer en ce jour qui risque de ne pas être seulement mémorable pour nous, Allemands.

J'ai souvent fait œuvre de prophète au cours de ma vie et généralement on s'est moqué de moi. Durant ma lutte pour arriver au pouvoir, les Juifs ont été les premiers à rire de mes prophéties lorsque je déclarais qu'un jour j'assurerais la direction de l'État, et donc du peuple entier et aussi, entre autres, que j'apporterais une solution au problème juif.

Je crois que le rire alors bruyant des Juifs d'Allemagne s'étrangle aujourd'hui dans leur gorge.

Aujourd'hui, je vais encore me montrer prophète: si la finance juive internationale, en Europe et ailleurs, parvient une fois de plus à plonger les peuples dans une guerre mondiale, alors la conséquence n'en sera pas la bolchevisation du monde et donc une victoire des Juifs mais, au contraire, la destruction de la race juive en Europe.

Ce qui est curieux, et que l'historienne Lucy S. Dawidowicz a remarqué, c'est que Hitler, revenant sur sa prophétie durant la guerre, va par quatre fois se tromper sur sa date: il répétera, le 30 janvier 1941, puis les 30 janvier, 30 septembre et 8 novembre 1942, que cette prophétie remonte au 1^{er} septembre 1939. Or, le 1^{er} septembre 1939, son discours, l'un des seuls où il n'est pas question des Juifs, informe le Reichstag de l'entrée des troupes de la Wehrmacht en Pologne, événement qui allait déclencher le deuxième conflit mondial. « Il associait en esprit, pense Lucy S. Dawidowicz, sa déclaration de guerre du 1^{er} septembre 1939 avec sa promesse de détruire les Juifs. »

Le Reichsführer SS Heinrich Himmler livre à son tour une variante intéressante de la prophétie du 30 janvier 1939, déclarant devant des aspirants SS à Tölz, le 23 décembre 1942, à une époque où la Solution finale bat son plein:

La question juive a complètement changé en Europe. Le Führer a dit dans un de ses discours au Reichstag: « Si les Juifs devaient machiner une guerre visant à exterminer les peuples aryens, ce sont les Juifs qui seraient exterminés, pas les Aryens. »

Dans son testament politique, Hitler revient une nouvelle et dernière fois sur cette question:

Mais je n'ai laissé aucun doute sur ce point, que si les peuples européens n'étaient, de nouveau, traités que comme des paquets d'actions par ces conjurés internationaux de l'argent de la finance, alors il serait demandé des comptes à ce peuple qui est le responsable de cette lutte meurtrière: la juiverie!

Il ajoute aussitôt, ce qui est inédit jusque-là, *que sa prophétie est désormais accomplie*:

Je n'ai pas laissé non plus régner l'incertitude sur ceci que, cette fois-ci, des millions d'hommes dans la force de l'âge ne pourraient

trouver la mort, et des centaines de milliers de femmes et d'enfants être brûlés et bombardés à mort dans les villes, sans que le véritable responsable n'ait à payer sa faute, même si par des moyens plus humains.

L'extermination des Juifs d'Europe est, affirme-t-il à mots à peine couverts – l'expression « par des moyens plus humains » laisse rêveur –, le prix payé par eux pour les morts allemands dans la guerre qui s'achève.

Le 2 mai, les Russes pénétreront dans le bunker.

Le 8 aura lieu la capitulation générale et sans condition de l'Allemagne vaincue.

Une indication d'Hitler mérite d'être soulignée dans le passage de son testament relatif à la solution du problème juif en Europe : *cette fois-ci*, dit-il, la mort de millions d'hommes (sur le front) et de centaines de milliers de femmes et d'enfants (à l'intérieur, suite aux bombardements alliés) n'est pas restée impayée. Cette indication renvoie avec certitude à la Première Guerre mondiale, celle de 1914-1918, à laquelle Hitler a participé comme volontaire et dont il est revenu avec la décision de faire de la politique.

Ce précédent conflit, déjà « machiné », pour reprendre le mot d'Himmler, par ceux, dit Hitler en 1945, qui traitent les peuples européens comme des paquets d'actions – et ils l'ont fait *de nouveau* en 1939, dit encore Hitler –, ce conflit-là s'était achevé lamentablement.

À l'époque, les armées allemandes avaient reçu le « coup de poignard dans le dos » (*Dolchstoss*) asséné par l'arrière, par les profiteurs de guerre, par ceux qu'Hitler appelle les « criminels de novembre », les signataires de l'armistice de novembre 1918.

Dans *Mein Kampf*, dont le premier tome est rédigé en 1924-1925, celui qui est alors le chef du Parti national-socialiste des Travailleurs allemands, emprisonné à la forteresse de Landsberg suite à un putsch manqué en 1923, écrit à propos de l'année 1914 :

C'eût été le moment de prendre des mesures contre toute la fourbe association de ces Juifs empoisonneurs du peuple... Il

aurait été du devoir d'un gouvernement attentif... de détruire impitoyablement les ennemis de la nation. Tandis que les meilleurs tombaient sur le front, on aurait pu tout au moins s'occuper, à l'arrière, de détruire la vermine.

À présent, c'est chose faite.

Pour comprendre ce qu'il est advenu de la franc-maçonnerie sous le nazisme, il faut en passer par la question juive, parce que, dans la conception hitlérienne du monde, les francs-maçons, les communistes (le bolchevisme russe, les marxistes allemands), la haute finance internationale, tous ces « conjurés internationaux » s'assemblent dans un même complot... Une conspiration gigantesque, qui serait à l'origine de deux conflits mondiaux, visant à la perte du peuple allemand.

Le responsable ultime de ce complot, le « véritable responsable » comme le dit le testament politique du Führer, c'est le Juif. Et cette fois, conclut Hitler en 1945, il a payé sa faute.

Comment et pourquoi les francs-maçons sont-ils assimilés dans l'idéologie nazie à un complot juif contre l'Allemagne, et qu'est-ce exactement que ce complot ? Ensuite, qu'est-il précisément advenu des francs-maçons sous le nazisme ?

Pour répondre à ces différentes questions, il nous faut remonter aux sources de l'idéologie national-socialiste.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
Le dernier acte	9
Première partie Aux sources de l'idéologie nazie	19
Une question préalable	21
La <i>Weltanschauung</i> d'Adolf Hitler	37
Les hommes de Thulé	59
Un complot mondial	75
Deuxième partie La mise en œuvre	109
Le ministre franc-maçon d'Hitler	111
La fin de la maçonnerie allemande	127
L'Ordre noir	139
La situation dans les pays occupés, satellites et alliés du Reich	159
Épilogue	171
Bibliographie	175
Remerciements	181
Index des noms de personnes	183